

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: [6] (1903)

Heft: 47

Artikel: Arles

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253246>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

contenir mille voix pour répondre à chaque voix qui passe; myriades d'anges et de saints qui semblaient bondir sur les coupole et agiter vos ailes de marbre et de bronze quand la brise court sur vos fronts humides; cité qui ne gis pas, comme les autres, sur un sol morne et fangeux, mais qui flotte, comme une troupe de cygnes, sur les ondes, réjouissez-vous, réjouissez-vous, réjouissez-vous! Une destinée nouvelle s'ouvre pour vous, aussi belle que la première. L'aigle noir flotte au-dessus du lion de Saint-Marc, et des pieds tudesques valsent dans le palais des doges! — Taisez-vous, harmonie de la nuit! Etreignez-vous, bruits insensés du bal! Ne te fais plus entendre, saint cantique des pêcheurs; cesse de murmurer, voix de l'Adriatique! Meurs, lampe de la Madone; cache-toi pour jamais reine argentée de la nuit! il n'y a plus de Vénitiens dans Venise! — Rêvons-nous? Sommes-nous en fête? Oui, oui, dansons, rions, chantons! C'est l'heure où l'ombre de Faliero descend lentement l'escalier des Géants, et s'assied immobile sur la dernière marche. Dansons, rions, chantons! car tout à l'heure la voix de l'horloge dira: Minuit! et le chœur des morts viendra crier à nos oreilles: Servitude! servitude! »

En achevant ces mots, elle laissa tomber sa guitare, qui rendit un son funèbre en heurtant les dalles, et l'horloge sonna. Tout le monde écouta sonner les douze coups dans un silence sinistre. Alors le maître du palais s'avança vers l'inconnue d'un air moitié effrayé, moitié irrité.

« Madame, lui dit-il d'une voix émue, qui m'a fait l'honneur de vous amener chez moi?

« Moi, s'écria Franz en s'avançant; et si quelqu'un le trouve mauvais, qu'il parle. »

L'inconnue, qui n'avait pas paru faire attention à la question du maître, leva vivement la tête en entendant la voix du comte.

« Je vis, s'écria-t-elle avec enthousiasme, je vivrai! »

Elle se retourna vers lui avec un visage rayonnant. Mais, quand elle l'eut vu, ses joues pâlirent, et son front se chargea d'un sombre nuage.

« Pourquoi avez-vous pris ce déguisement? lui dit-elle d'un ton sévère en lui montrant son uniforme.

— « Ce n'est point un déguisement, répondit-il, c'est... »

Il n'en put dire davantage. Un regard terrible de l'inconnue l'avait comme pétrifié. Elle le considéra quelques secondes en silence, puis laissa tomber de ses yeux deux grosses larmes. Franz allait s'élançer vers elle. Elle ne lui en laissa pas le temps.

« Suivez-moi, » lui dit-elle d'une voix sourde.

Puis elle fendit rapidement la foule étonnée, et sortit du bal suivie du comte.

Arrivée au bas de l'escalier du palais, elle sauta dans sa gondole, et dit à Franz d'y monter après elle et de s'asseoir. Quand il l'eut fait, il jeta les yeux autour de lui, et n'apercevant point de gondolier:

« Qui nous conduira? » dit-il.

— Moi, répondit-elle en saisissant la rame d'une main vigoureuse.

— Laissez-moi plutôt.

— Non. Les mains autrichiennes ne connaissent pas la rame de Venise. »

Et, imprimant à la gondole une forte secousse, elle la lança comme une flèche sur le canal. En peu d'instants ils furent loin du palais. Franz, qui attendait de l'inconnue l'explication de sa colère, s'étonnait et s'inquiétait de lui voir garder le silence.

« Où allons-nous? dit-il, après un moment de réflexion.

« Où la destinée veut que nous allions, » répondit-elle d'une voix sombre; et, comme si ces mots eussent ranimé sa colère, elle se mit à ramer avec plus de vigueur encore. La gondole, obéissant à l'impulsion de sa main puissante, semblait voler sur les eaux. Franz voyait l'écumé courir avec une éblouissante rapidité le long des flancs de la barque, et les navires, qui se trouvaient sur leur passage, fuir derrière lui comme des nuages emportés par l'ouragan. Bientôt les ténèbres s'épaissirent, le vent se leva, et le jeune homme n'entendit plus rien que le clapotement des flots et les sifflements de l'air dans ses cheveux; et il ne vit plus rien devant lui qui la grande forme blanche de sa compagne au milieu de l'ombre. Debout à la poupe, les mains sur la rame, les cheveux épars sur les épaules, et ses longs vêtements blancs en désordre abandonnés au vent, elle ressemblait moins à une femme qu'à l'esprit des naufrages se jouant sur la mer orageuse.

« Où sommes-nous? s'écria Franz d'une voix agitée.

« Le capitaine a peur? » répondit l'inconnue avec un rire dédaigneux.

Franz ne répondit pas. Il sentait qu'elle avait raison et que la peur le gagnait. Ne pouvant la maîtriser, il voulait au moins la dissimuler, et résolut de garder le silence. Mais, au bout de quelques instants, saisi d'une sorte de vertige, il se leva et marcha vers l'inconnue.

« Asseyez-vous, » lui cria celle-ci.

Franz, que sa peur rendrait furieux, avançait toujours.

« Asseyez-vous », lui répéta-t-elle d'une voix furieuse; et, voyant qu'il continuait à avancer, elle frappa du pied avec tant de violence que la barque trembla, comme si elle eût voulu chavirer. Franz fut renversé par la secousse, et tomba évanoui au fond de la barque. Quand il revint à lui, il vit l'inconnue qui pleurait, couchée à ses pieds. Touché de son amère douleur, et oubliant tout ce qui venait de se passer, il la saisit dans ses bras, la releva et la fit asseoir à côté de lui; mais elle ne cessait pas de pleurer.

« O mon amour! s'écria Franz en la serrant contre son cœur, pourquoi ces larmes?

« Le Lion! le Lion! » lui répondit-elle en levant vers le ciel son bras de marbre. (A suivre)

— ARLES —

Arles, une importante ville de plus de 100.000 habitants, du temps des Romains, n'en compte guère plus de 25.000 de nos jours. Les empereurs romains s'en servaient comme de bastion pour repousser les tribus gauloises. César en fit une colonie militaire et Constantin, sous lequel souverain Arles fut à l'apogée de sa gloire, l'éleva au rang de capitale de la Gaule.

Elle fut le siège d'un évêque comme aussi la ville de transit la plus importante pour le commerce entre Lyon et Marseille.

Parmi les curiosités les plus remarquables, l'arène romaine tient sûrement le premier rang. C'est un amphithéâtre de 136 et 107 mètres de diamètre. Il se compose de deux étages de 60 arcades chacun et pouvait contenir 26.000 spectateurs. Plus tard, une quantité de pauvres gens y établirent leur demeure, mais de 1825 à 1830, ces habitations furent éloignées. Aujourd'hui des

courses de taureaux ont encore lieu dans la grande arène.

Une cathédrale splendide fut aussi construite pour l'adoration de saint Trophime. Ce monument mérite vraiment toute l'attention du voyageur, surtout pour son magnifique portail du XII^e siècle (celui qui est

porte le cachet du XII^e siècle, le côté ouest est roman et doit dater de l'an 1221, le côté est fut bâti en 1380 et le côté sud, en style gothique, en l'an 1505.

Colonnes, arcs et chapiteaux sont richement décorés de sculptures et de fresques qui sont aussi belles qu'intéressantes.



Arlésienne

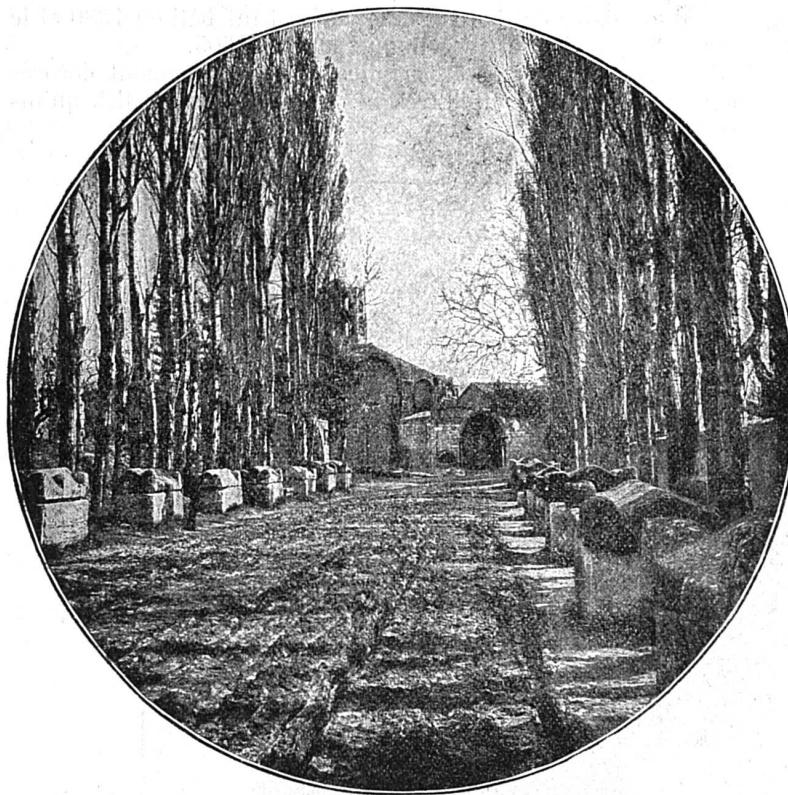
tourné du côté de la place de la République). Six colonnes massives, reposant en partie sur des lions, portent de riches fresques, au-dessus desquelles se voûtent des arcs supportant des chapiteaux.

Au point de vue architectural, le transept est sans doute la plus importante partie de l'édifice. Le côté nord

La magnificence du règne des Romains a encore laissé ses traces dans les ruines du cimetière des Alyscamps. C'est un grand champ vert, semblant de loin, être parsemé de blocs de pierre. Ce fut le vieux cimetière païen et le vieux cimetière chrétien.

Une grande allée de peupliers conduit entre les anti-

ques sarcophages en ruine jusqu'à la petite église Saint-Honorat, elle aussi, dans un piteux état de délabrement.



Arles : Cimetière d'Alyscamps

Cette église est fort curieuse par la construction d'une tour octogonale, non encore terminée et par son intérieur mystérieux qui montre quatre colonnes inégalement épaisses supportant une coupole octogonale aussi. On appelle aujourd'hui « Allée aux Tombeaux » le chemin aux sarcophages, lesquels monuments, pour la plupart, sont recouverts de ciselures représentant des croix, des dessins du Christ et autres. On retrouve aussi ici des cercueils plombés, conservés dans les souterrains de l'église. Comme lieu de repos, cette allée aux tombeaux fut célèbre dans l'antiquité par le fait que nombre de cadavres, venant de contrées lointaines, y trouvaient leur sépulture dans un sol sacré.

La vie de la rue à Arles n'est pas très mouvementée ; nous sommes loin du tumulte de la foule affairée des grandes villes ou des

centres industriels. Par contre, la population y est si aimable, complaisante et prévenante et les Arlésiennes, si célèbres par leur beauté, sont si charmantes dans leurs jolis costumes, que nous sommes largement indemnisés du manque de va-et-vient auquel le citadin est ordinairement habitué.

Comme la langue de leurs ancêtres, depuis le temps de leur splendeur jusqu'à nos jours s'est conservée intacte, de même le type corporel de l'Arlésienne s'est perpétué à travers les âges.

Le visage de ces jolies femmes est, en effet, typique aussi : le nez grec, par exemple, est très commun ; tantôt blonde, tantôt foncée, la chevelure avec des yeux bleus, d'un bleu très profond ; de beaux cils et sourcils, un profil bien découpé ; quant à la taille, svelte et grande, quoique normale, à un certain âge tendant à l'embonpoint.

Elles portent une très jolie coiffure, consistant en un petit bonnet à bandeaux, crânement posé sur le chignon, derrière la tête. Une gentille robe, ordinairement foncée, claire et voyante les jours de fête, descendant jusqu'à la cheville du pied : de superbes tailles à dentelles et une très élégante chaussure complètent leur accoutrement.

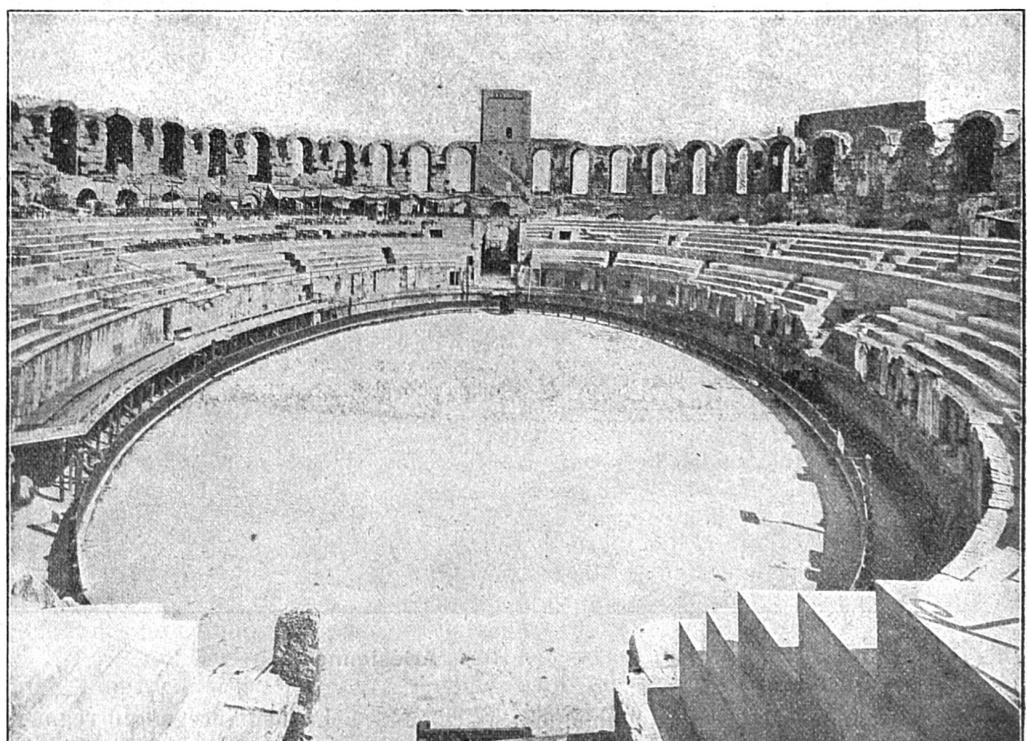


Pensées et Maximes

Le besoin d'émotions est l'ennemi du bonheur.

* * *

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.



Arles : Les Arènes